

A man in a yellow rain suit stands in a foggy, empty theater. The scene is dimly lit, with a greenish-blue hue. The man is looking towards the camera with a somber expression. The theater seats are visible in the foreground, and a door is on the left side of the frame.

henrik ibsen
eric devanthéry.

UNE PRODUCTION UTOPIA & TO

Bilan artistique d'Un Ennemi du peuple d'Ibsen

*TO Théâtre de l'Orangerie Genève

Création initialement prévue du 6 au 25 juillet 2021

- première reportée au 8 juillet 2021 (à cause du retard pris malgré nous par le sommet Biden-Poutine dans le parc Lagrange).

Mise en scène et traduction Eric Devanthéry
Docteur Tomas Stockmann Xavier Fernandez Cavada
La Maire Petra Stockmann, sa sœur Rachel Gordy
Katrine Stockmann, sa femme Léonie Keller
Aslaksen, imprimeur Pierre Spuhler
Morten Kill, père adoptif de Katrine Pierre Banderet
Hovstad, journaliste David Marchetto
Eilif, fils de Katrine et Tomas Sven Devanthéry

Assistante mise en scène Tamara Fischer
Scénographie Julien Brun
Assistants et consultants scénographie Greg & Hugo
Régie général, effets spéciaux et fumées Laurent Boulanger
Lumière Philippe Maeder
Costume Valentine Savary
Musique Cyril Cyril
Mixage musique David Chesnel
Technicien·nes Laurent Boulanger, Parpaing, Mathieu et Laura Desfarges
Direction technique TO Fred Jarabot
Photographies Magali Dougados
Administration France Jatton

Production Cie Utopia et TO - Théâtre de l'Orangerie

**Soutiens Département de la culture et de la transition numérique de la Ville de Genève,
Fondation Ernst Göhner, Fondation SUISA, la Fondation suisse des artistes interprètes SIS et du
Fonds Action Intermittents.**

La mise en scène d'Un Ennemi du peuple est un des projets les plus ambitieux de la Compagnie Utopia :

* par le nombre de personnes engagées (1 metteur en scène/traducteur/dramaturge et 1 assistante mise en scène, 7 comédien-ne-s, 2 musiciens, 1 administratrice, 2 régisseurs en représentation, 1 scénographe, 1 costumière, 1 éclairagiste pour la création et 2 consultants/constructeurs, 5 technicien-ne-s pour le montage et/ou en régie plateau) ;

* par la force du geste artistique proposé (jeu frontal et scénographie in situ faite de fumée, d'un bassin de 20m X 5m X 0,1m rempli d'eau ; de pluies, fuites d'eau et mousse qui coulaient du plafond) dans un rapport scène-salle inédit ; le théâtre de l'Orangerie (TO) y était exploité en panoramique, à savoir dans le sens de sa largeur, soit un plateau de 20 mètres par 5 environ, avec un public installé en gradins sur 4 rangs tout au long de cette largeur, face à la magnifique baie vitrée qui donne sur le jardin du TO ;

* par les difficultés techniques de réalisation et les questions d'interprétation mises en jeu par ces choix. .



*David Marchetto, Xavier Fernandez Cavada & Pierre Spuhler

www.eric-d.ch

www.lespetitsvaincrons.ch pour le Manifeste pour un théâtre responsable

<https://vimeo.com/600807574> pour la captation mot de passe: ibsen2021



Tomas Stockmann.— « Il n'y a qu'une seule chose au monde qu'un homme n'a pas le droit de faire. Un homme libre n'a pas le droit de se saloper comme un misérable. Il n'a pas le droit de se comporter jusqu'à devoir se cracher au visage ! »

Eric Devanthéry, metteur en scène, traducteur et directeur artistique de la compagnie Utopia, et qui a aussi assuré la nouvelle traduction et la dramaturgie, est un artiste dont les lignes esthétiques varient selon les projets.

Tantôt avec des spectacles extrêmement « chiadés » comme Louis(e), biographie théâtrale de Louise Bourgeois ou carrément baroques comme L'Homme qui rit d'après Hugo, voire totalement minimalistes avec Le Prix du rêve de Léonora Miano (joué dans les classes pour des élèves de 12 à 20 ans sans aucun décor). Chaque spectacle est ainsi un nouveau défi et un exercice de questionnement esthétique et intellectuel renouvelé.

Le metteur en scène a été distingué deux fois par un prix du théâtre suisse avec Les Misérables d'après Hugo (fresque théâtrale de près de 4h qui est toujours en tournée - reprise de septembre à décembre 2021 en Suisse romande) et Les Brigands de Schiller (autre spectacle-fleuve de 6h - création 2015). Il est aussi reconnu en tant que traducteur de Shakespeare, Büchner, Schiller ou d'auteurs contemporains comme Enda Walsh ou Roland Schimmelpfennig.

Comme la compagnie Utopia est signataire et instigatrice du Manifeste pour un théâtre responsable nous avons essayé d'en respecter la feuille de route : réduire l'empreinte carbone du projet et préférer et privilégier les rapports

humains aux questions matérielles. Sans pouvoir chiffrer les économies, les choix de matériaux de récupération, notamment le carton ou le latex, compostables par ailleurs, a cadré notre réflexion scénographique en amont du projet. Par contre, pour les costumes, faute d'un budget approprié et de temps de création, nous avons dû nous résoudre à commander du prêt à porter au Danemark (confectionnés au Danemark, puis envoyé par train). Mais il nous était impossible de tracer les origines de certaines matières premières (glycérine pour générer la fumée, composants électrique pour les vannes, tissus). Le cadre posé par le manifeste s'est avéré ici trop contraignant pour le mettre en pratique totalement.

Nous avons dû et – heureusement ! – pû repousser la Première de deux jours, car notre travail de répétition a été fortement impacté par la préparation du sommet Poutine-Biden dans le parc Lagrange – l'accès du TO nous ayant même été interdit pour des raisons de sécurité, ainsi que notre scénographie intégralement démontée (5 jours hors du théâtre) – c'est une durée conséquente, particulièrement pour un projet comme le nôtre où le jeu et la scénographie étaient à ce point inscrits dans l'espace du TO. Nous avons spécifiquement demandé d'être le spectacle d'ouverture de saison pour pouvoir développer la scénographie et le jeu directement dans le lieu.

Les dégâts collatéraux (appelons un chat un chat) ont été nombreux – impossibilité de travailler pour notre régisseur général (spécialiste des effets spéciaux), de notre créateur lumière et du scénographe (car hors de l'espace théâtral à investir – le travail d'élaboration des plan et la réflexion ayant été déjà faite en amont) ; déplacement de l'ensemble du décor en garde-meuble sans compter la recherche d'une salle de répétition (à trouver en moins de 10 jours) pour réinventer un travail sur le texte avec les comédien-ne-s. Nous avons dû aussi prolonger les contrats de l'équipe technique, et engager des vacataires supplémentaires pour le démontage-remontage du décor. Nous avons aussi fait face à des surcoûts liés aux hôtels et défraiements repas induits par cette pause forcée. Enfin, le retard final pris sur notre calendrier de montage et de

répétition (3 jours en déplaçant la première) n'a pu être rattrapé qu'au prix de gros sacrifices de tout l'équipe, que je tiens ici à remercier : suppression d'un jour de relâche par semaine de représentations et travail de nos équipes sans interruption le dernier week-end (3-4 juillet à 3 services par jour + la nuit du dimanche au lundi pour la technique seule). Le report de deux jours pour la première et la suppression du jour de relâche nous a permis de maintenir le nombre de représentations prévues initialement, et de cette manière ne pas péjorer la fréquentation publique.

Car nous avons fait le pari de jouer trois semaines d'affilée (une première pour une création du TO). Bien que bénéficiant de quinze représentations, nous avons dû refuser des spectateur-trice-s certains soirs, la liste d'attente étant parfois très longue. Nous avons eu jusqu'à 25 personnes venues sans réservation, et nous avons joué à guichet fermé. Le succès du spectacle a été immédiat, et le phénomène de bouche-à-oreille a été rapide – conforté sûrement par les excellentes critiques de médias et la réception de la profession.

La jauge était réduite à 89 spectateur-trice-s, soit les deux tiers de la capacité normale à cause des restrictions liées au Covid. Ce sont ainsi près de 1200 personnes qui ont vu et apprécié la force de ce classique revisité. La troisième représentation du dimanche 11 juillet, soir de finale de football, n'a pas affiché complet – c'est le seul soir où nous n'étions pas complet !



*Sven Devanthery

Tomas Stockmann est médecin d'une petite ville dont l'avenir repose sur l'activité de ses bains thermaux. Qui dit thermes dit patients dit clients : emplois et développement économique. Bref, la théorie capitaliste du ruissellement !

Mais le Docteur Stockmann (Xavier Fernandez Cavada), alerté par plusieurs cas de maladies, est vite convaincu que les bains sont contaminés. C'est naturellement qu'il prévient les autorités, certain qu'elles réagiront en conséquence. En particulier la Maire de la ville, Petra Stockmann (Rachel Gordy), qui n'est autre que sa propre sœur (dans le texte original, il s'agit de son frère). Et puis, Stockmann n'a-t-il pas les médias avec lui par l'entremise d'un journaliste, Hovstad (David Marchetto), qui s'apprête à rendre public les analyses de l'eau ? Et aussi les classes moyennes personnifiées par l'imprimeur Aslaksen (Pierre Spuhler), qui est aussi président de l'Union des petits propriétaires, et qui est prêt à faire bloc avec les habitant·e-s de la ville pour soutenir la vérité ? Seul à s'opposer à lui dès le début, son beau-père, principal pollueur de la ville avec son usine en amont, qui déverse ses déchets dans la rivière, finira par l'enfoncer financièrement (Pierre Banderet).

A voir ou lire la pièce, on ne se douterait pas qu'elle date de 1883. En passant par une nouvelle traduction originale, je n'ai pas visé particulièrement la modernité (même si des termes sont devenus plus contemporains, ainsi des petits-

bourgeois devenu la classe moyenne). C'est surtout le travail dramaturgique et la direction d'acteur qui m'a permis de resserrer les enjeux sur notre actualité : la femme du Docteur, Katrine Stockmann (Léonie Keller, enceinte de 7 mois au moment des représentations) amenaient une modernité et un questionnement accru sur ce que nous laissons à nos enfants, à l'avenir ; le personnage d'Ellif, le fils de 9 ans (Sven Devanthéry) terminant par ailleurs la pièce par une réplique ajoutée : « Mais Papa ? Et après ? »... Le choix méticuleux de la distribution et les enjeux thématiques, le besoin de défendre chaque personnage et sa vérité, de ne pas colorer ce monde-là d'un manichéisme forcément simpliste a permis de donner un formidable écho contemporain à l'oeuvre, qui a frappé nombre de spectateur·tice·s par sa modernité.

J'ai beaucoup insisté sur cette remarque tirée de la correspondance d'Ibsen à propos de sa pièce : « C'est une comédie ou un drame : on y trouve beaucoup d'aspects de la comédie, mais aussi un fond sérieux. » En rappelant en permanence les comédien·ne·s à l'humour des personnages, le drame mis en jeu par la pièce (en ces temps de crise sanitaire, de pollutions, de théories

complotistes, de défiance face à la science et d'urgence écologique) est totalement parvenu à notre public estival. Bien mieux que si nous avions forcé le trait noir que porte en filigrane cet Ennemi du peuple.

Les thèmes principaux ont rejoints de manière troublante nos préoccupations actuelles. Et ma mise en scène, la scénographie et le jeu des comédien-ne-s a suscité l'enthousiasme du public, des critiques et des professionnel-le-s qui l'ont vue - unanimité assez rare dans notre métier pour la souligner encore une fois.

Le spectacle partira en tournée en 2023, le théâtre Benno Besson à Yverdon-les-Bains (quel clin d'oeil!) nous ayant déjà confirmé son très grand intérêt à le programmer..



*Pierre Banderet & Léonie Keller

Les comédien-ne-s, à l'exception du rôle du Docteur, sont tous des compagnons de route avec qui j'ai déjà travaillé. Cette fidélité artistique, qui se retrouve aussi pour partie dans l'équipe technique, dont seuls le scénographe et le spécialiste des effets spéciaux étaient de nouveaux collaborateurs, est un facteur essentiel qui a participé à la réussite du spectacle.

Le budget, quoique conséquent pour une compagnie indépendante qui ne bénéficie d'aucun contrat de confiance ou de partenariat privilégié avec un théâtre, n'a pas permis de répéter plus de cinq semaines. Et c'est donc la confiance établie avec toutes et tous qui a permis d'avancer relativement vite au début du travail de répétition et surtout de « faire passer » les conditions extrêmes liés au retard imposé par le sommet Biden-Poutine.

On l'a déjà compris, Ibsen est véritablement un écrivain pour notre temps. C'est la deuxième clé de notre succès. Il est d'ailleurs régulièrement monté sur les scènes internationales. On peut affirmer ici que c'est un de nos auteurs européens les plus importants. Et ce qui nous attache à lui, à son théâtre, ce n'est pas tellement, en fin de compte, les intrigues parfois situées et datées, ce sont surtout ses personnages, ces hommes et ces femmes de chair et de sang qui tentent éperdument de dire, de se dire, de s'entendre - parce que telle est la condition de leur survie. Ils savent ce que nous savons, mais eux s'efforcent de le re-présenter. Ils agissent en miroir...

La mise en scène commençait

comme un « drame thermal classique et bourgeois ». Quand bien même l'espace ici était déjà été réduit à sa plus simple expression, tout en conservant la beauté du TO, cette grande serre aux baies vitrées : le plateau un immense bassin de 20 mètres par 5, recouvert de cartons pour pomper et absorber l'eau comme après une inondation, des chaises empilées (140), et une enfilade norvégienne pleine de verres à shot et de bouteilles d'aquavit — et un espace qui suinte de partout (plafond, murs, radiateurs).

On est dans le design nordique : intérieur épuré, lignes simples, grandes baies vitrées. C'est protestant, bien fait, du bois indigène, responsable ! En fond de scène, nous avons encore ajouté des radiateurs verticaux contre les colonnes, qui venaient répondre aux radiateurs existants, au sol, eux. Les radiateurs coulent et fument, très légèrement. L'écosystème dans lequel évolue les personnages est malade, déjà. Il est fait de fumées, de vapeurs, d'une lumière rasante, latérale qui se joue de la lumière naturelle des vitres, qui traverse les vitres avec des éclairages placés à l'extérieur aussi. Et tout le monde semble s'en être déjà accommodé. Il pleut aussi à l'intérieur, et certains soirs de cet

été malade lui aussi, nous avons un écho de la pluie du parc Lagrange. Le public ne savait plus s'il était dans le théâtre ou encore à l'extérieur !

J'ai voulu faire un geste de mise en scène et de scénographie très fort sur ce lieux de théâtre temporaire ; le reste de l'année, pour rappel, l'espace est une serre pour conserver les plantes grasses de la Ville de Genève. Mon idée étant de travailler une double métaphore : une scénographie et une mise en scène mouvante, organique, qui permette de questionner la vérité des personnages et de mettre en jeu l'environnement dans lequel tout se jouait : une petite ville thermale tiraillée entre défi sanitaire et réalité économique. C'est pourquoi nous avons travaillé avec de la fumée, voilant et dévoilant en permanence les espaces.

Car entre atermoiements, menaces et tentatives de corruption, la question écologique s'efface vite de l'histoire. Débute alors une guerre ouverte entre Tomas, le scientifique, qui pense que la vérité se suffit à elle-même, et sa sœur, la politicienne, la Maire de la ville. Femme de pouvoir qui prétend que, pour être incontestable, la vérité n'en n'est pas moins relative. Chacun cherche à tirer son épingle d'un jeu arbitré par le Dieu qui anéantit la raison et les états d'âme : l'argent. La pollution la plus inquiétante n'étant plus dans l'eau, mais dans les mots et les cerveaux de celles et ceux qui se détournent de la catastrophe annoncée pour regarder leurs portefeuilles. Dans l'angoisse de voir leur intérêt personnel mis en danger par l'intérêt général, les personnes qui

dressaient déjà la statue de Stockmann le héros vont, dans une volte-face tragicomique, la mettre à la casse. Les rats quittant le navire (en théorie insubmersible) de la raison.

Le public à qui s'adressait les comédien-ne-s yeux dans les yeux, dans un jeu frontal relativement inédit, était de ce fait complètement impliqué dans l'histoire, comme convoqué à la table des négociations. Ici tout le monde a raison, ou tout le monde a ses raisons de défendre sa vérité et ses intérêts. Finalement, dépossédé de sa parole, le Docteur finira par convoquer une réunion publique et notre public de théâtre deviendra à son tour personnage du drame, figurant l'assemblée populaire de cette ville d'eau. Mais le docteur sortira de ses gonds - et là, je me dois de souligner la virtuosité de Xavier Fernandez Cavada qui en est son interprète - pour finir par sortir même du sujet de la pièce, et « insulter » ceux-là mêmes qu'il était venu séduire, crachant sur les simulacres d'un faux État démocratique, avant de stigmatiser comme le mal absolu la médiocrité de ce qu'il appelle la majorité compacte - à savoir le public lui-même. Majorité qui mériterait d'être exterminée, selon lui, comme un troupeau de moutons malades. Conspué par la foule, le héraut (héros ?) de la vérité deviendra alors ennemi public numéro un. Loin de se rétracter, il fera de ce titre une consécration, de son échec une victoire...

On le voit, cent quarante ans après sa création, le texte n'a pas perdu de sa



*Xavier Fernandez Cavada & Rachel Gordy

vigueur et de son actualité. Notre vocabulaire s'est certes enrichi : écologie, lobbying, ultralibéralisme, lanceurs d'alerte... l'ennemi n'est plus seulement la Maire Petra Stockmann et ses alliés. L'ennemi est devenu multiple, invisible, ses armes plus redoutables et sa stratégie indéchiffrable. On le sentait bien lors des représentations où le public ne se dressait plus contre Ibsen le provocateur mais avec et pour les interprètes. Nous sommes toujours devant la même somme de questions vertigineuses, formulées par des mots de plus en plus difficiles à définir. Responsabilité. Pouvoir. Duel de la raison et du profit. Violence. Légitime défense. Effondrement. Sauver la civilisation. Sauver la banque. Fin du mois. Fin du monde, etc.

On trouvera une revue de presse exhaustive qui ne contredit pas ce qui précède, bien au contraire.

La pièce a été un succès, je ne peux que m'en réjouir et j'attends avec impatience la tournée et les prochains projets sur lesquels je commence à travailler.



Stockmann.— « Ne parlez pas de vérités sûres ! Les vérités que la masse et la foule reconnaissent, ce sont les vérités que les avant-gardes tenaient pour sûre du temps de nos grands-pères. Nous autres, postés aux avant-gardes d'aujourd'hui, nous ne les reconnaissons plus. Et je ne crois absolument pas qu'il y ait une autre vérité sûre que celle qui veut qu'aucune société ne peut mener une vie saine sur de vieilles vérités vidées de leur moelle. »



*Léonie Keller & David Marchetto

